

cette terre aride, et l'espérance fleurir jusque sur l'échafaud. Quelle grâce pour beaucoup de gens d'être venus échouer ici !

Un savant.

Vous en parler à votre aise. J'aurais choisi un autre sort.

Le père Alexis.

Votre foi serait-elle moins assurée que la mienne ?

Un savant.

Ma foi, à moi, n'est pas tenue de me consoler. Il suffit que qu'elle m'éclaire.... Et elle me montre un avenir prochain où vous ne serez plus. Regardez donc ce qui tombe.

Le père Alexis.

Je vois aussi ce qui repousse. Ce qui tombe, c'est votre œuvre. Ces gouvernements emportés au moindre choc, ces institutions risibles, ces doctrines fécondes seulement en monstruosité, tout cela, mon cher adversaire, est bel et bien de votre façon. Tout cela tombe, et vous étiez fort nécessaire. Il nous suffit, à nous, que la nature humaine reste avec son invincible besoin de vivre et de croire. Pensez-vous que nous négligerons de l'instruire ? Je ne me donne pas pour un héros, l'exemple n'en est que meilleur. J'enseigne dans cet prison, non sans fruit, au mépris de la mort. Ce que je fais, d'autres le font. Nous rejeter dans les catacombes, c'est nous retremper dans l'air natal. Le monde, dites-vous, n'est plus chrétien. S'il ne l'est plus, il le redeviendra. Qu'importent les siècles ? Là même où il n'est plus chrétien, il se souvient de l'avoir été. En blasphémant le christianisme, il y aspire. Oui, reconnaissant l'impossibilité de vivre autrement qu'en société, l'impossibilité de vivre en société autrement qu'à force de dévouement et de sacrifices mutuels, et l'impossibilité d'obtenir d'aucun individu le dévouement et le sacrifice par la raison, par la nécessité ou la crainte, le genre humain conclura comme Stolberg : " L'homme est né pour vivre en société, donc il doit être catholique. " (On entend le canon et la fusillade.) Tenez ! pour la centième fois, le dilemme se pose,

(Entre Simplet.)

Simplet.

Encore une révolution ! Le consul est renversé, Vengeur prend la dictature, et Galuchet est général en chef de la force ouvrière. On s'attend à un massacre des prisons.

Un savant.

Le Vengeur ! Galuchet ! (Bas au père Alexis.) Mon révérend père.... puisque vous avez pu faire évader ces jeunes gens...

Simplet, à part.

Voilà le moment de la dernière lessive. [Au père Alexis.] Père, je voudrais me confesser.

Le père Alexis, au savant.

J'y songeais, monsieur. A Simplet.) Viens, mon enfant.

LS. VEUILLOT.

(A Continuer.)

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

ou

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

Simon de Nantua explique à un nouveau juré la nature et l'importance de ses fonctions.

Nous arrivâmes, vers les derniers jours d'août, dans un gros bourg où nous ne connaissions personne, mais où l'hospitalité nous fut cordialement offerte par un bon fermier qui avait cheminé quelque temps avec nous, et conversé avec Simon de Nantua.

Lorsque nous fûmes à la ferme, Simon de Nantua dit à notre hôte : Qu'avez-vous donc, père Morin ? vous paraissez préoccupé, et je ne vous ai pas trouvé joyeux comme vous devriez être au milieu de l'aisance et des commodités que je vois ici.

Le fermier Morin.—Vous avez bien vu, père Simon : j'ai quelque chose en effet qui me tourmente.

Simon de Nantua.—Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quoi ?

Le fermier Morin.—Pas du tout, je suis appelé à être juré à la cour d'assises de Lyon. C'est la première fois que cela m'arrive, et je vous avoue que je voudrais bien m'en dispenser.

Simon de Nantua.—Vous dispenser ! et pourquoi donc cela ? Premièrement, vous ne le pouvez pas ; ensuite c'est un devoir auquel les honnêtes citoyens ne doivent pas désirer de se soustraire. Vous ne savez donc pas que le jugement par jury est une des prérogatives les plus précieuses que nous donne notre charte ? Je suppose que vous fussiez accusé injustement, ne seriez-vous pas bien aise d'être jugé par des hommes qui fussent vos égaux, qui ne pussent point être guidés par la passion, par l'intérêt, par la crainte ni endormis par l'indifférence ? Eh bien ! comment pourriez-vous songer à refuser aux autres ce droit précieux que la loi leur accorde, et que vous réclameriez pour vous-même ? Si nous voulons conserver nos bonnes institutions, il faut nous soumettre aux devoirs qu'elles nous imposent.

Le fermier Morin.—Vraiment, père Simon, vous avez bien raison : ce n'est pas le dérangement ni la peine que je crains. Mais vous conviendrez que c'est une terrible chose que d'avoir en quelque sorte à disposer de la vie d'un homme. Aussi, pour mon compte, je suis bien déterminé à absoudre tous ceux qui se présenteront.

Simon de Nantua.—Oui ; vous seriez là une belle chose, et votre conscience aurait lieu d'être fort tranquille ! ce serait tout bonnement manquer à l'engagement que vous auriez contracté, trahir la confiance de la justice, et compromettre la société tout entière. Supposons, père Morin, que vous ayez ainsi sauvé un misérable, et qu'une fois rendu à la liberté il commit de nouveaux crimes et assassinât encore quelques personnes, ne penseriez-vous pas être la véritable cause de ces malheurs ? et votre conscience ne vous ferait-elle pas de terribles reproches ?

Le fermier Morin.—Ce que vous dites là me semble vrai, père Simon. Mais alors comment donc faire ! afin de ne pas s'exposer à cela il faut donc les condamner tous !

